

Shéhérazade (Rimsky) déroulait ensuite le long cortège de ses mille et une nuits; nous n'y avons trouvé qu'un intérêt très réduit.

La deuxième suite de *Daphnis et Chloé* terminait cette séance avec un manque total de poésie; c'est par des exécutions répétées de cette nature que l'on arrive à lasser tous les publics des plus admirables chefs-d'œuvre des grands maîtres.

R. F.

Concerts-Pasdeloup

Samedi 27 novembre. — M. Roland Charmy est un violoniste du plus grand talent. Un son délicat et pur, un charme prenant dans l'expression, un remarquable délié dans le trait, un heureux équilibre dans les plans sonores, confèrent à cet artiste bien doué des moyens de persuasion peu communs. M. Jean Françaix — l'observation ne diminue en rien ses propres facultés de nous convaincre — en a fort utilement profité samedi.

La *Suite concertante* de ce jeune compositeur, dont Roland Charmy nous a donné la première audition au concert, est une œuvre plaisante et limpide, abondante en épisodes bien venus et remuant en nous de jolis souvenirs. Faite de quatre parties : un menuet d'un tour vif, un andante en forme de sarabande, un presto qui nous entraîne en une ronde endiablée, un allegro molto qui par degrés d'animation croissante nous conduit à la conclusion, elle manifeste la fidélité de Jean Françaix aux thèmes de source populaire traités dans une manière classique pimentée des subtilités d'une harmonie mise à jour. Que voilà un musicien richement doté par la nature. Dans cette générosité gît d'ailleurs son danger. Qu'il se méfie de la facilité, du succès d'agrément. C'est mieux que l'ennui et que la fausse profondeur. Mais il y a mieux encore...

Pour la seconde fois au concert symphonique — je ne compte pas la première audition à la Radio — *la Jeanne d'Arc* de Manuel Rosenthal est montée sur le bucher crépitant et s'est sublimée aux timbres de l'orchestre. On sait que c'est la Jeanne de Delteil qu'a choisie notre musicien. Il nous en dit la merveilleuse histoire en cinq visions : Les copines du ciel, il s'agit là des messagères de Dieu qui sur la prairie lorraine ont instruit Jeanne de son élection, Le camp de Blois, c'est-à-dire les bandes sordides et avinées qui tiennent lieu d'armée à Charles VII, Le Roi de Cœur, ou l'amour du Dauphin de France pour la vierge guerrière, Le Sacre de Reims, où l'on entend *la Mar-seillaise de la musique Armagnaque* à travers les rafales des cloches et les Noël du peuple, enfin La Mort. Cette seconde audition de l'œuvre poignante et forte de Manuel Rosenthal a confirmé, et en quelque sorte validé, le souvenir singulièrement vif et attachant de la première exécution que dirigeait l'auteur lui-même. A côté de trous — ce sont bien entendu les passages les plus enchevêtrés de timbres — il y a des moments où se manifestent une rare puissance d'évocation, un haut sens du mystère et de la grandeur. La première vision de Jeanne, la cathédrale du couronnement, la solitude de la Sainte à son agonie, sont des pages qui méritent une attention toute particulière en un temps où elles se font rares.

Je ne terminerai pas le compte rendu de ce concert sans avoir dit tout le plaisir éprouvé à la trop peu habituelle suite (version orchestrée) de Florent Schmitt : *le Petit Elfe Ferme-l'œil*. Quelle fantaisie et quelle humour. Quelle poésie aussi et, ce qui ne gâte rien par ces jours hâtifs, quelle solidité d'écriture.

Albert Wolff nous avait d'ailleurs bien traité, puisque nous eûmes encore les séduisantes *Escapes* de Jacques Ibert et une magistrale exécution par Roland Charmy, déjà nommé, du périlleux *Tzigane* de Ravel, œuvre dans laquelle le sympathique virtuose triompha avec une aisance extrême.

Dimanche 28 novembre. — Je ne dirai pas les mérites du violoncelliste Piatigorsky. Ils sont adéquatement connus et adéquatement appréciés, ainsi que j'ai pu en juger par l'obstinée ferveur du nombreux public qui se pressait dans la salle de l'Opéra-Comique. Ce qui donne, au surplus, la mesure de ces mérites, est qu'ils font presque trouver court ce *Don Quichotte* en dix variations de Richard Strauss, aussi long que le *Chevalier de la Manche*, malgré quelques instants de rare émotion et en dépit de la virtuosité symphonique normale au grand musicien allemand.

Avant de chanter sur son violoncelle en une phrase merveilleuse la mort du pauvre amant de Dulcinée, Piatigorsky avait triomphé une première fois dans le romantique *Concerto* de Schumann, tout empli de féerie et de tendresse.

A signaler une fort belle exécution de la *Symphonie* de Franck. Qu'on me permette, par contre, de ne rien dire de la soviétique *Fonderie d'Acier* de Mossolow.

Roger VINTEUIL.

Orchestre Symphonique de Paris

Dimanche 28 novembre. — Je me souviens de la venue au pupitre des Concerts Lamoureux de M. Jean Morel, il y a trois ans, et d'interprétations d'œuvres françaises qui le classèrent aussitôt parmi les chefs de grand avenir. M. Jean Morel tient aujourd'hui ses promesses, il a gagné en autorité musicale et en finesse sans rien perdre de son goût de donner une exécution irréprochable d'équilibre. Son geste a conservé son impétuosité nerveuse, souhaitons qu'il la garde. Ce qu'il a su obtenir de son orchestre au cours d'un concert exceptionnellement chargé et éprouvant pour tous les emplois est tout à sa louange.

Dans ce concert voué à la musique espagnole, M. Jean Morel partagea les applaudissements avec M^{me} Laura de Santelmo, que nous avons vue l'an dernier sur cette même estrade avec un programme analogue. Le public ne se lasse pas de la féerie des pieds dansants et des félines torsions d'épaules qui font jeter toutes leurs flammes aux pièces d'Albeniz et de Falla. M^{me} de Santelmo n'est point une créatrice, mais c'est une bien belle danseuse.

La partie symphonique de cette séance comprenait *l'Amour Sorcier*, le *Tricorne* (danse du meunier) de Manuel de Falla, *Procession del Rocio* de Turina et l'éternel *Capriccio espagnol* de Rimsky-Korsakow.

Michel-Léon HIRSCH.

Concerts Poulet-Siohan

Samedi 27 novembre. — Prononçons hardiment le nom de maître à propos de M. Gustave Cloez. L'ardeur et l'autorité, toujours chez lui plus stricte, n'excluent pas le sens musical, qu'il a des plus fins, et qu'il fait valoir sans fanfare. Qu'il reste donc à ce pupitre le plus longtemps possible, il y fait de la belle et noble besogne.

Le concert était consacré à Grieg, dont on donnait *Holberg*, le *Concerto* pour piano et des mélodies, et à Richard Strauss, représenté par quelques lieder, la Valse du *Chevalier à la Rose* et *Mort et Transfiguration*. La qualité de Strauss, qu'appréciait dans cette revue même dernièrement M. Gustave Samazeuilh, est de tout autre degré que celle de Grieg, envoûté par Lizst et admirateur de Schumann, et dont la couleur se pare de bien moins de valeur musicale que Smetana par exemple. Il est alors difficile de souscrire à l'interprétation du *Concerto* par M^{lle} Jane-Eva Leclercq, qui renchérit sur le romantisme discutable de l'œuvre, et qui tend à rendre plus extérieure encore une pièce médiocrement pensée et sentie. Bien meilleure fut l'exécution des mélodies de Grieg et de Strauss par M^{lle} Pérugia, accompagnée par M^{lle} Etchepare; sa voix est fine, sensible, et d'un accent juste.

Michel-Léon HIRSCH.